

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XVI

Faraude ne se déplaît pas chez les riches commerçants de la rue St-Honoré, elle ne s'y plaît pas non plus. Tout y est morne et monotone. La vie des maîtres semble concentrée dans cet appartement du premier étage, où Faraude a défense de pénétrer ; là ou souffre l'enfant, l'espoir et l'amour de toute la famille, il n'en arrive pas un rayonnement au-delà. Ce sont des étrangers que sert Faraude. Elle connaît de vue les messieurs, parce qu'il lui arrive de passer par la salle à manger lorsqu'ils sont à table ; mais pour ces dames, elle les entrevoit de loin en loin, et elle sait à peine distinguer l'aïeule de la bis-aïeule, dont les cheveux sont moins gris que ceux de sa fille.

Parfois, lorsque les ordres ne lui ont pas été exactement transmis, la tisane recommandée ne se prépare pas assez vite.

En ces cas extrêmes, les deux grand-mères se précipitent vers la cuisine pour faire elles-mêmes leurs recommandations.

Ces deux pauvres femmes sont suspendues en quelque sorte à la frêle existence de la petite fille. En deçà au-delà, rien n'existe pour elles.

Faraude n'a de véritables rapports qu'avec Marceline, l'ancienne femme de chambre devenue femme de confiance. Avec elle, elle a son franc parler et elle l'a courageusement mise au courant de bien des abus qui, grâce à la maladie de la petite Thérèse, s'étaient glissés dans cette maison bien ordonnée.

Marceline, un peu défiante de sa nature, s'est laissée gagner par la loyauté et la franchise de Faraude, et elle lui donne toute une autorité sur les autres domestiques, ce qui leur déplaît fort. Mais c'est surtout entre la nourrice de Thérèse et Faraude que la situation est tendue.

Intéressée malgré elle à cette enfant qu'elle n'a jamais vue, Faraude s'est prise aussi d'intérêt pour sa nourrice qui est demeurée à son service et qui la soigne la nuit. Mais son intérêt s'est bien vite changé en antipathie, et elle est devenue tout à fait l'adversaire de celle que toute la maison appelle Nounou, le jour où elle l'a entendue dire que ce rôle de garde-malade l'ennuyait et la fatiguait, et qu'elle espérait bien que cela ne durerait pas longtemps, la petite n'ayant plus quasi le souffle. Ce n'était pas la première fois que Faraude l'entendait se plaindre ; mais la manière dont elle prononça cette horrible phrase lui fit perdre patience.

—Voilà une rude parole que vous auriez bien fait de retenir, dit-elle brusquement. Ce n'est pas à celle qui a nourri un enfant à désirer sa mort.

—Et qui est-ce qui vous dit que je désire sa mort ? riposta la nourrice, qui devint aussi rouge que les larges coques de rubans de son bonnet. Ce n'est pas moi qui la rend malade, je pense ; mais je sais ce qu'il m'en aura coûté de fatigues pour la soigner.

—Vous nous la baillez belle. Qu'est-ce que vous lui faites, après tout ? Vous veillez toutes les trois nuits en buvant des tasses de café noir et en mangeant des tartines. Le lendemain, vous dormez tant que vous voulez durant le jour. Allez donc voir comment font les pauvres mères de famille et comment vous feriez vous-même avec un enfant malade sur les bras, et sans café, sans tartines, sans aucun fauteuil pour vous prélasser.

Elle en avait trop dit, la nourrice s'emporta, lui reprocha de prendre toujours le parti des maîtres, et

finallement lui déclara que si la mort de la petite Thérèse lui faisait perdre sa place à elle, nourrice, elle était sûre à l'avance que Faraude ne conserverait pas la sienne.

Faraude lui répondit sur le même ton et, perdant aussi toute mesure, laissa déborder son indignation. N'était-elle pas un monstre d'ingratitude ! Ne l'entendait-on pas se plaindre tous les jours, alors que l'affection devait lui faire paraître doux de soigner une innocente qu'elle avait nourrie de son lait ? N'était-elle pas d'une vilénie révoltante envers ces bons maîtres qui croyaient à son dévouement, et qui s'inquiétaient avec tant d'intérêt de ce qui pouvait adoucir ses fatigues ? Non, jamais Faraude ne s'était rencontrée avec une aussi hypocrite créature.

Ce jour-là, la paisible cuisine se trouva transformée en deux camps ; mais, il faut le dire, les vieux serveurs appuyèrent généreusement Faraude, bien qu'elle fût la dernière venue parmi eux.

Lorsque Marceline, dont le déjeuner était servi dans la chambre de l'enfant, vint apporter les ordres pour le dîner à Faraude, elle la trouva encore tout animée de la dispute qui venait d'avoir lieu. Elle

—Je ne me ferais pas à ses soins. Remarquez bien, madame Marceline, que ce que j'en dis ce n'est point pour lui faire tort. Depuis le premier jour de mon entrée je patiente, car ce jour-là même elle m'a récité une litanie de plaintes qui m'a fait penser qu'elle n'aimait pas tant que ça sa nourrissonne qui, elle sans doute, l'aime beaucoup.

—Pas tant que ça, pas tant que ça, Faraude, et j'en ai toujours été surprise. Je sais bien que nos deux dames ne quittent pas Thérèse, c'est à elles seules qu'elle s'est attachée, comme de juste. Elle n'a qu'une sorte de sentiment d'habitude pour sa nourrice, et elle aime beaucoup mieux nos nuits de veille que les siennes.

—Je ne la lui confierais toujours pas la nuit, dit Faraude ; le jour encore, on va et on vient, on voit ce qui se passe ; mais la nuit, elle la soigne comme elle veut.

—Vraiment, Faraude, vous me faites soupçonner bien des choses, murmura Marceline ; j'ai remarqué, et maintenant je m'aperçois que ce n'est pas une idée, que la petite Thérèse est très épuisée le lendemain de la veille de sa nourrice. Elle ne se dérange pas pour lui chauffer sa tisane probablement.

—La petite le dirait cependant, remarqua Faraude.

—Non, car elle aime mieux boire froid, et comme c'est une maladie d'entrailles qui la tient, elle a un feu intérieur que ces boissons froides calment un peu, mais qui sont défendues par le médecin.

—Je voudrais bien la voir, la pauvre petite, dit Faraude. J'aime beaucoup les enfants, et cela me chagrinerait de ne pas connaître notre petite maîtresse, moi qui lui prépare ses bouillons et qui nettoie sa vaisselle. J'ai quelquefois des larmes dans les yeux en fourbissant ses petites casseroles d'argent, de penser qu'elle est là toujours dans son lit au lieu de courir, de rire et de chanter, ce qui égayerait la maison, qui manque bien de gaieté ma foi.

—Faraude, vous avez bon cœur, dit Marceline doucement, et tenez, puisque vous le désirez et que vous avez si bien pris le parti des maîtres contre cette ingrate Nounou, je vais demander à madame de vous laisser voir mademoiselle. Elle est un peu plus calme aujourd'hui, et rien que de voir votre costume la distraira. Venez avec moi. Si la chose déplaît à madame, vous serez quitte pour vous en aller.

Elle sortit de la cuisine suivie de Faraude, prit un corridor que celle-ci ne connaissait pas et ouvrit sans frapper une porte à deux battants. Avant de la refermer elle se tourna vers Faraude et dit :

—Attendez-moi là, et surtout si vous entrez marchez bien doucement.

—Comment ferais-je pour faire du bruit en marchant, murmura Faraude en regardant à ses pieds ; il y a ici un tapis quasi aussi épais que la

mousse dans la forêt, on ne s'entend pas seulement marcher.

Elle ne put en dire davantage, Marceline ouvrait la porte et lui faisait signe d'entrer.

Elle entra, traversa une chambre luxueusement meublée qui les conduisit dans un autre appartement au seuil duquel Faraude poussa un gros soupir.

Un lit, autour duquel se drapaient de lourds rideaux bleus, occupait un angle de l'appartement, et on y voyait assise, contre des oreillers empilés, une jolie enfant de quatre ans à peine, dont le visage décrivait la trace de souffrances longues et cruelles. Son lit, auprès duquel se tenaient les deux grand-mères, était littéralement couvert de joujoux, et elle avait entre les bras une poupée dont la fratcheur faisait ressortir encore davantage sa pâleur.

—Approchez, approchez, ma bonne Faraude, dit la bis-aïeule avec bonté, Thérèse vous connaît, Thérèse veut vous voir. N'est-ce pas, Thérèse ?

Un oui bien faible répondit, et Faraude s'approcha et dit en adoucissant sa voix le plus possible :



Je n'aime plus la soupe, dit-elle. (Voir page 70.)

la questionna, et Faraude lui raconta tout avec une colère renaissante.

—Ceci est bien extraordinaire, dit Marceline pensivement, la nourrice fait un grand étalage de sentiment devant ces dames, et jamais personne n'avait soupçonné son dévouement qui lui est payé assez cher.

—C'est une hypocrite, s'écria crûment Faraude, c'est-à-dire la pire des femmes.

—Elle ne m'a jamais plu, remarqua Marceline ; mais elle avait été choisie par notre pauvre jeune dame, la mère de Thérèse, et c'est pourquoi elle a pris un grand pied dans la maison. Je ne sais même pas comment avertir ces dames. Elles ne croiront jamais à tant d'ingratitude.

—C'est le défaut du bon monde de ne pas croire aux malices, remarqua Faraude. Pour moi, dans les commencements, je l'ai laissée dire ; mais je m'étonne bien qu'on confie cette pauvre petite à une femme si bête et si avare de sa peine.

—Elle soigne bien l'enfant pourtant.